

Je te cherchais, passant d'un monde à l'autre,
Chassé parfois, ainsi qu'un faux apôtre,
Hors du temple où la foi est aux abois.

Et tu étais là, à peine endormie,
Jurant n'avoir jamais vu de ta vie
Celui dont les yeux sont au bout des doigts.

L'AUTRE

Je sens déjà ton regard se poser sur ma peau,
Non pas celle qui empêche mes os d'avoir froid,
Mais l'autre, qui chante quand on la touche et qu'un doigt
Trempe d'impatience et de plaisir rêve tout haut.

Il m'arrive souvent d'imaginer ton visage,
Les yeux, surtout, changeants, tels des cristaux de lumière,
Les lèvres aussi, et cette moue un peu amère
Quand vient l'heure où tu te résous à tourner la page

Et que les mots ne sont plus qu'insectes grelottants,
Privés d'air et de chair, meurtris, le souffle en suspens,
Face à ton désir d'être ébloui jusqu'à la moelle !

Je t' imagine, et pourtant je ne pense qu'à moi,
Cet éclat de lune au loin qu'un peu d'encre dévoile
Sans jamais parvenir à combler le désarroi !

CREATION

J'ai fait vivre tant de monde et crié si fort ma joie
Que chaque jour qui m'accueille est comme un bel oiseau bleu.
Hommes, femmes, enfants nés dans la lumière d'un songe
Et dont la voix parfumée à la saveur de ma terre
Faisait vibrer l'air du temps aux fenêtres peuplées d'ombres,
J'ai percé tant de secrets, inventé tant de visages,
De souvenirs, d'amours fous, de gestes étincelants,
Prêté si souvent l'oreille à ces bruits imperceptibles,
Ces silences cristallins jaillis du ventre des choses
Et que personne, à part moi, n'était capable d'entendre,
Que le ciel peut s'effondrer, la nuit répandre son sang,
Je garderai le pouvoir qui m'a été concédé
De rétablir l'harmonie au plus profond des mémoires.

A MORT LA MORT

Mais la Mort à genoux,
Usée par les années
Et les âmes bien nées,
Objets de son courroux,

Louve parmi les loups
Cachés dans nos pensées,
La Mort, pattes gantées,
Son cercueil et ses clous,

Sans nous, que serait-elle ?
Une idée sans cervelle
Dévorée par les rats ?

Quand tant de vie abonde,
Nous ne partirons pas
Sans emporter le monde !

TOUT

Tous ces décors de plâtre,
Toute cette eau de source,
Tout ce feu d'artifice
Pour croire à l'incroyable.

Tous ces chants d'opéra,
Toute cette encre vive,
Tout ce spectacle en soi
Pour qu'une voix survive.

Tout ceci, tout cela,
Signaux ensoleillés,
Déchirantes étoiles
Au ciel de nos mémoires.

Tout est là, dans ce tout,
Jeu de lumière et d'ombre
Qu'aucune force au monde
Ne peut réduire à rien.

LE CRIEUR D'ADIEU

Rien de plus terrible en ce lieu
Que de ne parler qu'à soi-même.
Ici, dans l'ombre du poème
Où l'homme se prend pour un dieu.

Mais c'est la loi de ton milieu,
Véritable nœud du problème :
Ce vide jetant l'anathème
Sur un sombre crieur d'adieu.

Sois la cicatrice profonde,
La grande mémoire du monde
Qui éclabousse de son sang,

Et tu pourras en récompense
Arracher au cœur du silence
Le simple droit d'être vivant.

INFINITUDE

Je veille sur ma récolte,
Les raisins de tes paroles
Qui ont mûri dans mes songes.
Je songe à tous ces symboles,
Apparemment désinvoltés,
Dont le sens profond me ronge.
Je pense à toi quand je vis,
Quand je vois, quand je désire,
Dans l'ivresse de tes fruits
Et les chants de mon délire,
Ce bonheur presque infini
Qui me rend fou jour et nuit.

PETITE PEINTURE DE NUIT

Quand tu repeins ma nuit, je m'éloigne de moi
Pour mieux saisir la couleur que tu as élue
Au bout du pinceau d'or qui chante entre tes doigts,
Mais tel est pris qui croyait prendre et, chaque fois,
C'est moi le grand perdant, car, dans mon cœur en crue,
L'émoi est si profond que je me perds de vue.

JE SUIS

Je n'étais pas né pour pleurer,
Ni même rire aux larmes.
J'avais déjà la joie au cœur
Avant d'ouvrir les yeux.

La joie est la clef d'or
Qui donne à ma vie tout son prix.
La joie, après avoir pris langue
Avec mon désir fou.

Je rêve que je suis heureux
Et le bonheur s'allume,
Je ne vis que pour mieux rêver
Et le malheur s'éteint.

L'amour pense à moi et je suis,
C'est là mon plus grand privilège :
Etre ce qu'on espère,
Aimer de tout mon être.

Lumière, ombre, homme, enfant, poète,
Je suis toi, je suis moi,
Nous serons toujours deux
A gambader plus loin que nous.

RÉDEMPTION

C'est ton verbe mais c'est peut-être aussi ton nom,
Celui qui sonne, déraisonne et qui résonne,
Nom propre et non commun, défiant tous les canons
De la beauté des voyelles et des consonnes,
C'est ton verbe ou ton nom, souverains sans couronne,
Qui forcent le silence à demander pardon.

SI LES YEUX...

Et si l'avenir ne se lisait pas dans les mains,
Si tout ce que l'on nous a raconté était faux,
Si la vérité, la seule, avait tout simplement
Choisi de s'imprimer dans les yeux et qu'au fond
Il suffirait de se regarder pour tout savoir ?
S'il suffisait de savoir cela pour être sûrs,
Pour enterrer d'un seul coup toutes nos peurs d'enfants,
Repeindre une ombre au tableau de ce qui n'est qu'un mur,
Un tout petit mur de rien du tout, mais qui prévaut,
Même après avoir passé l'âge dit « de raison »,
Sur nos pensées, nos envies les plus ferventes qui soient.
Ah, si les yeux étaient réellement ce grimoire,
Ce livre grand ouvert où, pour calmer notre faim
De tendresse et de désir jusqu'à la fin des temps,
Nous irions tous nous noyer au comble de la joie !
Non, mais tu rêves là, réfléchis : si c'était vrai,
L'amour serait en fleur dans presque tous les regards,
Il n'y aurait plus qu'à en cueillir un au hasard,
Plus qu'à espérer pour qu'il ne se fane jamais.
Tu t'es trompé, poète, et te tromperas encore
Quand renaîtra en toi l'enfant que tu croyais mort,
L'enfant fou qui s'amuse à semer la zizanie
Dans ce grand laboratoire où s'invente la vie.

TOUT CE SANG

Tout ce sang répandu dans la nuit du langage,
Ce sang bleu, noir, blanc, rose, en rêve éparpillé,
Preuve de mon passage en ce lieu redouté,
Ce paradis perdu poignardé par l'orage.

Tout se sait, nul n'échappe à cet œil sans visage
Qui vous condamne un jour au silence glacé,
Comme si l'on pouvait cacher le feu sacré
Qui nous a rendu fous et donné l'air sauvage !

Tous ici, morts ou vifs, toujours montrés du doigt,
Parfois contraints de vivre envers et contre soi,
Pauvre de nous, les seuls à seuls avec nous-mêmes.

Tout savoir nous est dû mais, là-bas, nul ne sait
A quoi peut bien rimer ce terrible secret :
Etre nous malgré tout quand dorment nos poèmes.

BRÛLURE

J'écris d'abord pour moi,
L'enfant qui dort en l'homme
Sans penser à la pomme
Venue dicter sa loi.

Ma gravité fait foi,
Brûlure que je nomme
Sous l'œil d'un métronome
Déguisé en émoi.

Toutes ces étincelles
Jaillies de mes semelles
Ne rêvant que d'amour,

Hélas, combien sont mortes
Juste en disant bonjour
Sur le pas de vos portes ?

VOIX DU MONDE

Poésie, Ô voix du monde hors de ce monde,
Mon Dieu, que tu es belle au bout de la nuit
Qui t'accueille et te pousse à nouveau vers moi,
Le fruit de tes amours avec l'Enfant-Roi !

Tu ne pourras plus sortir de ma mémoire,
L'ombre sur le seuil a verrouillé la porte.
Cet ultime espoir dont j'avais fait mon deuil
Plus que jamais m'exhorte à t'aimer sans toi

Et j'attends, j'attends, le silence bourdonne,
Seul, je ne vis plus que pour cet instant-là
Où, multiple enfin tout en n'étant personne,
Je renaîtrai du sang de ton au-delà.

CÔTE SAUVAGE

Toi le seul poème
Que j'aurais voulu garder pour moi,
Qui brûlais dans mon sang
Tout ce qu'elle avait touché,
Celui qui disait que pour connaître,
Il fallait commencer par oublier,
Qui fut couvert de honte
En découvrant que le nom inscrit dans ses yeux,
Le nom gravé sur son cœur,
N'était pas le mien.
Le poème au goût de sel,
A la croisée de nos regards,
Devant ce désert d'eau changé en paradis,
Pendant que nous allions d'un pas léger,
Entre sable et galets,
A la chasse aux coquillages.
Et moi, l'auteur de tes jours,
Dos tourné au vent des apparences,
Qui a tellement joué des poings,
Tellement fait rage
Après la dernière rafale
Que, depuis lors,
En guise de représailles,
La mer a les côtes cassées.

CE POÈME

C'est un poème,
Le poème de tous mes poèmes,
Celui qui me fait pleurer,
Qui me comble de bonheur,
M'envahit, me libère,
M'ouvre les yeux, me surprend,
M'inquiète ou me rassure.
Mon poème,
Flèche, oiseau, caresse, ogive nucléaire,
Cri, silence, murmure,
Ciel, soleil, nuit, mer, lune,
Profond vertige, incroyable harmonie.
Le poème de tous mes poèmes,
Gonflé d'amour, serti d'humour,
Affreusement beau
Et tellement vrai
Qu'on pourrait presque le toucher,
L'entendre quand il rit, prie ou gémit,
Le voir rougir, pâlir, venir au monde,
Dévaler comme un lapin
Au son du corps, mon corps,
Le cauchemar de ses nuits.
Il est sur le bout de ma langue
Depuis que je suis né,
Et il y restera,
Car ce poème-là,
C'est mon sang, mon cœur, mon âme ;
On aura beau dire et beau faire,
Nul ne pourra jamais l'apprivoiser,
Même pas moi !

HANTISE

C'est le dernier bastion d'un monde que l'on croyait disparu depuis longtemps. Plus personne derrière les meurtrières de ses tours ou de ses remparts. On entend des clameurs d'enfants monter aux créneaux quand la mer, à marée haute, exhale sa douce haleine de fraîcheur et que le bruit des canons de l'orage étouffe celui du ressac.

Ce château en ruine sans souterrains ni pont-levis et aux douves si profondes qu'il nous a toujours semblé imprenable est-il réel ou seulement une de ces illusions dont on bâtit les légendes ?

Peu importe. Les vagues, qui ont la réputation d'être sans pitié, mettront un point final à ce dilemme en emportant tout sur leur passage.

LA MÉMOIRE COURTE

Coup de foudre.

Dans la lumière aveugle
Où je n'avais d'yeux
Que pour cet éclair éblouissant
Chargé d'annoncer sa venue,
Je l'ai vu passer tel un météore
Entraînant dans son sillage
Mille tourbillons de feu.

À l'entendre, pourtant,
Il n'était rien d'autre qu'un passant
Soi-disant inaperçu
Venu mendier quelques idées
Sans rien promettre en échange,
Un trompe-l'oreille au regard louche
Refusant d'être sans avoir,
De savoir sans connaître,
Pourvu qu'il vive et qu'on le laisse grandir,
Pourvu,
Ou dépourvu,
De cet état de grâce accordant l'air inspiré,
Un simple passant, naturalisé poème.

Poème...
Ça y est, maintenant je me rappelle :
Le jour se lève
Et j'ai encore oublié
De mourir.

DÉLIVRANCE

Livre-toi,
Délivre-moi,
Laisse-les vivre,
Enivre-nous.

Que le sang du silence
Abreuve les blessures.
Que les cris de douleur
Eux aussi soient ivres de joie.

Quand les éclats de voix
Terrassés par le givre
Ne seront plus que murmures

Et que le chant, pour survivre,
Poursuivra seul
Son chemin dans les chairs.

Délivre-nous des livres.

ANTIDOTE

Écrire sans faim, sans but, à huis clos, choisir sans goût, sans jamais parvenir à briser le silence, parmi les ombres moribondes qui ont cessé de respirer.

Qui a cassé la gangue des mots ? Qui a volé la lumière qui scintillait dans leurs yeux ? Qui nous a rendu tous exsangues ?

Écrire avec cette odeur de brûlé sur le bout de la langue, cette chaleur accablante au coin des lèvres et tout ce mal-être enfoncé profondément dans la gorge. Écrire sans limite, sans toucher au terme, à la parole de l'enfant condamné à errer sans fin dans ton cœur.

Il ne nous reste plus aucun espoir de guérison, le monde a besoin d'entendre crier sa douleur dont la voix même est sans issue.

Alors, qu'on le laisse cracher en paix ses poumons dans nos chaudrons magiques. Encore trois coups de louche et le breuvage sera prêt : nous pourrions enfin changer la souffrance en bonheur.

PESANT D'HOMME

Ceci n'est pas un poème.
Je ne suis d'ailleurs pas un poète moi-même,
Seulement un homme de parole
Venu vous offrir les mots d'un autre,
Le porte-voix d'une ombre
Qui sait qu'un jour mille sources de lumière
Jailliront de sa poitrine
Avant d'embraser vos yeux ou d'enchanter vos oreilles.
Je ne parle même pas en mon nom,
Mais, en mon âme et conscience, je vis, je vois,
Je peux même deviner entre les lignes
Ce que chacun et chacune d'entre vous rêvent de vivre.
J'assume pleinement les devoirs de mon rôle
Et n'en démordrai pas,
Jusqu'à mon dernier souffle.

Ceci n'est qu'une partition
Dont je suis l'humble instrumentiste.
Laissez-vous guider par la musique des mots,
Les émotions, j'en fais mon affaire.
Partageons ces quelques fruits défendus
Fraîchement cueillis pour vous dans les jardins du silence.
Pour vous, mais aussi pour ceux et celles qui vous ont précédé
Ou qui vous suivront.
Ils ressemblent à des cailloux,
cependant ne vous y trompez pas :
À peine attrapés au vol, ils fondent sur la langue
Comme cet alcool juteux giclant hors de sa peau de chocolat
Quand la dent cède au désir.

Ceci n'est pas un poème
Mais seulement une page
Du testament d'une âme,
Une toute petite page
Qui vaut son pesant d'homme.
A présent que je l'ai portée en moi le temps qu'il fallait,
Qu'elle a réussi à diluer son encre dans mon sang
Jusqu'à ce que sa pensée finisse par conquérir la mienne,
Il m'incombe de la remettre au monde.

MODE D'EMPLOI

Comment ça marche ?
Justement, ça ne marche pas,
Ça va, ça vient
Quand on y pense le moins.
On prend la chose au mot
Et le mot pousse la chose
Avant de l'expulser comme un cri.
On se livre,
On se délivre,
On met tout en œuvre
Pour que tout ce qui est écrit
Reste écrit.
Une fille aux formes scripturales
Passe alors devant nous,
Laissant flotter derrière elle tous les mystères du monde.
Qui pourrait l'oublier ? Elle est si belle
Qu'elle me coupe le souffle !
Et puis, depuis le temps qu'entre elle et moi
Ça roule,
À quoi bon se poser tant de questions.
Ça roule,
Et si ça marche pour elle,
Forcément,
Ça marche aussi pour moi.

SURVENANCE

Je n'invente rien,
J'écris de mémoire.
Ceux qui se reconnaissent en moi
Eux aussi, peut-être, se souviennent
De cette impression de déjà vu,
Déjà lu,
Entendu.
De cette musique dans les doigts,
Interprétée par cœur.
Retenez-moi,
Disait-elle dans l'ombre,
Ou je fais un malheur.
Le temps souffle,
Il raconte n'importe quoi.
Faites comme moi,
Ayez l'air de tout ignorer
Et de tout découvrir.
Soyez sûrs que, pendant ce temps-là,
Le futur
S'organise.

CHUTE

La nuit tombe,
Sa cage a un barreau brisé.
Le foudre tombe,
Les amants ont succombé.
La neige tombe,
La peau du ciel compte ses grains.
Le rideau tombe,
Sa robe n'est même pas froissée.
Le couperet tombe,
La terre entière a perdu la tête.
Mais chut...
Mieux vaut laisser tomber
Et rester muet comme une tombe.

Michel DUPREZ

Adresse de l'auteur : 8, Rue des Prisonniers de Guerre 6141 Forchies-la-Marche